

L'écologisme : une IDÉOLOGIE pour temps obscurs

L'écologie est une science, l'écologisme est une idéologie, la première travaille, analyse, investigue, compare, projette les données environnementales. Elle mesure leur impact sur les espèces vivantes et en particulier l'espèce humaine, à cette particularité près que cette dernière, par son activité, est à la fois cause et effet. L'homme affecte son propre environnement autant qu'il le subit. Il est la cause, la menace autant que la victime. L'écologisme par contre est la résultante idéologique née de ces constats et des craintes qu'ils ont engendré.

Comme tout système idéologique cette idéologie charrie sa part d'imaginaire, de construction de nouveaux mythes au point d'obéir aux mêmes schémas qui affectaient les systèmes qui l'ont précédée. L'écologisme construit un nouveau roman, celui d'une modernité assise sur les ruines d'un présent à la fois catastrophique mais ricanneur. Doublement héritier du « flower power » des années 60 et de l'utopie révolutionnaire des années 70, l'écologisme est une machine à recycler les utopies, mêlant un discours incantatoire, nourri de prêches accusateurs, autant des mélodies à la John Lennon. Mouvement à la mode, mou-

Jacques Tarnero

Chercheur, auteur de *Le racisme*, Milan, 1996, *Les terrorismes*, Milan, 1997, *Mai 68, une révolution fiction*, Milan, 1998. Documentariste, auteur d'un long métrage, sur le négationnisme : *Autopsie d'un mensonge* (2000, Lili productions), et sur les représentations du conflit israélo-palestinien : *Décryptage* (2002, Sophie Dulac productions).

vement intellectuel, traversant plusieurs classes sociales dans les pays développés, il cherche à conjuguer générosité, imagination, humour et radicalité. Cette quadrature du cercle engendre des errances politiques contradictoires aussi périlleuses qu'intéressantes ou au contraire consternantes.

On pouvait espérer que la politique née de l'écologie allait se débarrasser des grands schèmes qui avaient nourri le gauchisme. Il n'en est rien. Le moteur idéologique se nourrit de la même essence. par une étonnante convergence l'écologie est séduit par des discours aux antipodes de ses préoccupations fondatrices. La confluence politiques des Verts, supposés féministes avec un islamisme repeint aux couleurs des droits de l'homme a de quoi surprendre. La participation de personnalités écologistes aux divers forum sociaux européens où José Bové donnait l'accolade à l'islamiste Tariq Ramadan a mis en pleine lumière les constantes et les nouvelles alliances de cette nouvelle radicalité. José Bové, personnalité verte s'il en faut, ne pouvait mieux créditer l'islamiste suisse d'une qualité dont il était jusqu'alors dépourvu : le vert de l'islam pouvait se confondre avec celui des pâturages sans OGM. L'islamisme ne pouvait rêver de meilleure promotion : labélisée bio, la burqa a de beaux jours devant elle. La participation pavlovienne des Verts à la nébuleuse anti-israélienne montre les limites du « penser autrement » qui en l'occurrence répète les mêmes obsessions, les mêmes clichés, les mêmes attitudes réflexes des divers éléments idéologiques qui l'ont re-composée. Comme toute idéologie celle ci a besoin de nommer le mal, de désigner l'ennemi, de dire la causalité des malheurs du monde. L'écologie reste binaire là où on attendait un souci pluriel de complexité, une finesse de regard sur le fonctionnement du monde. Aussi n'est il pas surprenant de retrouver une sénatrice verte aux côtés d'un député du Hezbollah libanais dans une réunion organisée par les « Indigènes de la République » à la Sorbonne en décembre 2009, désignant Israël comme coupable de crimes contre l'humanité. La disparition du thon rouge en méditerranée ne semble pas être la préoccupation majeure de la sénatrice Alima Boumediène Thiery.

La mise en scène de l'apocalypse

Cette mécanique apocalyptique et ses avatars ne s'est pas construite en quelques mois. Elle participe d'un double mouvement amorcé au milieu des années 70 : d'une part, la construction d'un imaginaire fabriqué par le spectacle fascinant d'une fin annoncée. Le cinéma, par sa nature même, a bien évidemment sa part de mise en scène prophétique à défaut d'être scientifique : « *Soleil vert* » de Richard Fleischer (1973) annonçait déjà la mise à mort de la nature pour le profit d'une humanité cupide ayant conservée pour quelques uns le dernier arbre, la dernière rivière, le dernier artichaut. Hollywood a cultivé la catas-

trophe qui a défaut de produire de l'oxygène produisait des dollars. « *Deep impact* », « *Armagedon* » et autres « *Choc des mondes* » mettaient en scène le spectacle d'une planète terre livrée à la menace d'une destruction venue d'ailleurs. Par contre les films d'Al Gore, « *Une vérité qui dérange* », ou celui de Nicolas Hulot, « *Le syndrome du titanic* », « *La route* », tiré du roman de Cormac Mc cCarthy, décrivent une terre à l'agonie et annoncent une fin du monde programmée qui serait le fait de l'homme. Le documentaire se mêle à la fiction pour ne délivrer qu'un seul message, celui d'une menace implacable et induire un seul effet : la peur et l'angoisse. La construction de cette scène démoralisante opère en Occident des effets aussi dévastateurs que grotesques : tout doit être tenté pour sauver la nature, y compris ne plus utiliser de couches culottes jetables, pour cause de pollution et préférer les couches lavables ! Et c'est tant pis pour la libération de la femme, de la mère, de la ménagère, de moins de cinquante ans. Si le souci écologiste fait de l'asservissement de la femme aux tâches ménagères une composante de son projet, c'est la régression qui est à l'œuvre. Le MLF peut bien fêter son quarantième anniversaire, la confluence d'un retour naturaliste de la femme dans ses œuvres « naturelles » et du voilage islamique des femmes, labélisé progressiste par le nouveau parti anticapitaliste, a de quoi faire rêver ou plutôt cauchemarder.

Ce retour régressif à une vision d'une nature présentée comme bonne par essence, opposée à une activité humaine symétriquement mauvaise traduit, par sa propre caricature, la dérive sectaire d'une écologie réduite à l'idéologie. La recomposition du paysage idéologique actuel confirmerait la tendance : la montée de radicalités issues de l'extrême gauche intègre aisément la composante idéologique à son projet binaire de dénonciation radicale d'un mal, par ailleurs confusément identifié. L'altermondialisme souhaite un autre monde, plus juste, plus vert, moins pollué et désigne pour cela un coupable majeur : le capitalisme sauvage, la spéculation boursière, le pouvoir de l'argent et de ses agents. Par ailleurs, l'altermondialisme a su identifier et nommer l'ennemi politique majeur destructeur des derniers innocents sauvages, ces cheyennes modernes que les sionistes s'acharnent à chasser de leurs prairies. Si tout n'est pas faux dans la dénonciation des effets destructeurs de la dérégulation des marchés financiers, l'ajout dans le panier des pollueurs du monde que seraient les sionistes sanguinaires, relève d'une très grande habileté dans la manipulation idéologique contemporaine.

Deux courants de pensée se rejoignent : le gauchiste révolutionnaire et guerrier issu des derniers effets des mythologies soixante-huitardes et l'écologiste contemporain issu du souci légitime de la dégradation du cadre de vie. Il est extraordinaire de voir ce mélange et de constater le retour triomphal sur la scène phi-

losophique de penseurs qui se réclament du marxisme le plus orthodoxe autant que de ses avatars léninistes ou maoïstes. Il est extraordinaire de constater que les écologistes, si critiques des destructeurs de l'environnement, ne prennent pas en compte les destructions opérées par tous les régimes communistes en URSS, en Chine, en Corée du Nord, dans tous les pays de l'Est. Comment peut-on à la fois tresser des lauriers aux néo stalinien et affirmer un souci écologique quelconque pour l'environnement, pour la survie de l'humanité ? Il n'y a qu'en France et à l'Ecole Normale Supérieure où l'on puisse voir la seconde jeunesse de cette pensée mortifère dont le corrélat politique très particulier fait de la haine d'Israël l'unique objet de sa dénonciation.

Un retour du balancier ?

Un éditorial du journal *Le Monde*, daté du 20 février 2010, formulait l'hypothèse et posait la question : aurions nous été abusés, intoxiqués, par une sorte de discours religieux nourri de la peur de l'avenir ? Et si tout ce qui avait été dit depuis des années sur le changement climatique avait été un dispositif plus idéologique que réel, une vaste erreur ou pire une vaste intoxication ? Et si la preuve scientifique de ce changement n'était pas aussi sûre ? Si tous ces discours plus ou moins apocalyptiques avaient d'abord obéi à un leurre autre que scientifique ? Et si tout le discours écologiste était en priorité un discours idéologique ? Cet éditorial pourrait-il annoncer un soudain espoir intellectuel : et si une mutation du même type s'opérait à propos de cet autre objet idéologique qui mobilise contre lui les fantasmes d'une partie de la planète ?

Si soudain on venait à se poser la question : « et si Israël n'était pas ce que l'on s'efforce de nous faire croire ? ». Si la pensée dominante venait à questionner « comment ce minuscule Etat peut-il être à ce point l'unique cause des malheurs du monde ? »

Si ces élites arabes pouvaient se poser cette question : « cette humiliation que nous évoquons sans cesse pour expliquer nos frustrations, si nous en étions nous même les auteurs ? Si cette humiliation avait sa source dans ce que les Arabes ont fait de leur propre histoire ? ». Si soudain les masses arabes venaient à se poser la question : « aurions nous été intoxiqués depuis 60 ans ? La cause de notre malheur est elle réellement incarnée par ce monstre d'Israël ? Et s'il n'était pas ce monstre qu'on nous appris à haïr ? N'avons nous pas été grugés par nos dirigeants ? »

Et puis, mettons nous à rêver, si les Palestiniens venaient à se poser une autre question : « et si la source de notre malheur se trouvait justement dans notre incapacité à regarder en face notre propre histoire ? »

Elargissons le cercle des doutes : et si soudain à gauche on se posait la question :

« mais au fond qui est réactionnaire, féodal et esclavagiste au Proche Orient ? »
Et si dans nos banlieues un autre logiciel se mettait en place et disait que le rap
qui dit « nique la France » est d'abord une parole imbécile dont les jeunes des
banlieues sont les premières victimes.
On peut toujours rêver.